

Objection à la foi : le problème du mal

La tentative de solution par l'ordre universel

Cet article prolonge l'introduction générale au problème du mal publiée dans la précédente livraison du « Bon Combat ». Il détaille et critique l'un des trois types des solutions proposées à cette douloureuse question. Enquête à suivre...

Romains 8 : 18 à 30

Le mal est cette réalité que tous les humains rencontrent, et qui fait scandale. Il est l'*injustifiable réalité*, ce qui provoque l'indignation, ce qui nous charge de honte lorsque nous l'avons commis, dont nous cherchons le pardon, ce dont il nous faut nous repentir. Il est cette réalité dont les conséquences nous font crier le « non » de refus ou le « oui » de triste résignation que suscitent les malheurs chez les humains. Le mal est « l'injustifiable réalité », ce qui est là, d'une certaine façon, et qui ne devrait pas être là.

Beaucoup de nos contemporains – et cela ne date pas ce siècle – considèrent que la présence de ce mal est incompatible avec l'existence du Dieu que nous honorons, dont nous invoquons le nom, et que nous essayons de leur faire connaître. « Si le mal, injustifiable, existe, il n'est pas possible qu'un Dieu à la fois tout-puissant et bon existe. S'il existait, il ne pourrait pas permettre le mal. » Pourquoi ce mal ? Quelle est son origine ?

Nous allons considérer les tentatives de réponse que les plus grands penseurs de l'histoire du christianisme ont élaborées. Comme je l'ai déjà annoncé, je considère que tous les efforts pour trouver une solution rationnelle au problème du mal, et lui donner une explication qui satisfasse notre intelligence, ont été vains. Les solutions que l'on a bâties n'ont été que des pseudo-solutions. Une fois ce parcours réalisé, nous essayerons de voir ce que nous pouvons dire, à la lumière de l'Écriture tout entière. Il ne s'agira pas de proposer une solution rationnelle que nul n'aurait trouvée ! Mais nous développerons des considérations qui peuvent nous aider, pour nous-mêmes et face aux gens qui nous interpellent.

Trois grands types de « solutions » (à vrai dire de pseudo-solutions) ont attiré les penseurs de la chrétienté : la solution par l'ordre universel, par la liberté indépendante et par la dialectique, qui valorise la fécondité du négatif. Nous allons dans cet article considérer la solution par l'ordre universel.

Cette solution par l'ordre universel revient à soulager la difficulté que l'on éprouve devant le problème du mal en disant qu'au fond, le mal n'est pas si mauvais que cela, et qu'il est inévitable. Si l'on comprenait vraiment tout jusqu'au bout, on dirait du mal qu'il est plutôt une apparence qu'une réalité sur laquelle on bute irréductiblement. Dans la tradition chrétienne, nul n'a été jusqu'à la position des penseurs de l'Inde, qui sont allés jusqu'à affirmer que le mal n'existe pas, qu'il est pure apparence, pure illusion d'optique. La solution par l'ordre universel se dirige pourtant dans cette direction. Elle essaie d'atténuer la méchanceté et la malignité du mal, en habituant l'esprit à voir qu'il n'est ni aussi grave ni aussi horrible qu'on ne le pensait initialement. Le bon sens quotidien va aussi souvent dans cette direction. La solution par l'ordre universel est un prolongement philosophico-théologique d'une attitude tout à fait commune. Que dit-on en cas de coup dur, ou lorsque quelque chose ne va pas ? « Il faut se faire une raison ! » Cette formule est tout à fait caractéristique ! Elle exprime déjà parfaitement la solution par l'ordre universel. « Se faire une raison » : il s'agit de saisir, par la raison, qu'après tout, on peut supporter le mal qui survient, qu'il est moins grave que ce que l'on avait d'abord pensé. On dit bien « se faire » une raison. Il ne s'agit pas simplement d'une intuition qui discerne la rationalité, mais d'une construction dans laquelle on pourra loger l'épisode désagréable. Dans le même sens, on dit aussi de quelqu'un qui encaisse bien « qu'il est un philosophe ». La sagesse commune et quotidienne des nations a souvent prêché face au mal une solution par l'ordre universel : accepter que « c'est la vie », une autre expression de la même pensée. Certains humoristes ont mis en évidence que cela peut aller jusqu'au paradoxe : en face d'une catastrophe avec de nombreux morts, on déclare : « C'est la vie ! » La formule, dans ce contexte, touche à l'absurde. Mais on la prononce parce qu'elle correspond à l'effort de neutraliser le scandale de l'injustifiable, en l'insérant dans une vision globale que l'on pense conforme à la raison. On se dit donc que le mal n'est pas aussi mauvais que ce que l'on avait initialement pensé, il n'y a pas lieu de s'indigner à outrance. Les solutions par l'ordre universel vont dans le sens d'une certaine sagesse commune et populaire.

Ces solutions ont dominé dans l'histoire de la pensée chrétienne. On peut dire que cette sorte d'approche du problème du mal a été fortement majoritaire depuis les Pères de l'Église. L'influence de certaines philosophies d'origine païenne a joué, a même été déterminante. Mais le fait est là : si nous avons quelque

respect pour la tradition chrétienne – et il est bon d'en avoir, sans qu'il soit servile – nous devons constater que cette solution a attiré le plus grand nombre des esprits au cours des siècles. Elle s'est développée sous trois formes principales.

LA SOLUTION DE LEIBNIZ

La forme la plus extrême, et la plus célèbre, d'atténuation du scandale du mal est celle proposée par le philosophe Gottfried Leibniz en son temps. Leibniz (1646-1716) était un génie universel, sans doute le plus grand penseur de son époque. Il était mathématicien (il a inventé le calcul intégral), diplomate, historien, pionnier de l'œcuménisme (correspondance avec Bossuet)... il a brassé toutes sortes de domaines ! Avec lui, nous sommes en présence d'un génie de première grandeur. Le problème du mal l'a préoccupé tout au long de sa carrière. Le terme sur lequel s'est développée sa réflexion est celui de « théodicée » : la « justification de Dieu », la démonstration que Dieu est juste face au problème du mal.

Leibniz a élaboré une grande construction. Il part de l'idée que Dieu ne peut choisir que le meilleur. Dieu est la perfection morale, l'auteur de toutes choses. Donc, le monde dans lequel nous sommes, avec ce mal qui ne saurait échapper à l'auteur de toutes choses, est le « meilleur des mondes possibles ». On est forcé d'aboutir à cette conclusion. Dieu ne pouvait pas, étant moralement parfait, faire un monde inférieur au *meilleur*. Il a fait le meilleur des mondes *possibles*, sans quoi il n'aurait pas été tout à fait bon lui-même. Faire un moins bon choix aurait été, pour lui, un mauvais choix. Il a donc fait le « meilleur des choix possibles ». C'est ainsi qu'il nous faut décrire le monde. Mais alors, qu'en est-il du mal, et de l'indignation qu'il suscite ? Leibniz nous invite à nous rendre compte que le mal n'est pas si mauvais que cela : il peut contribuer à l'harmonie de l'ensemble. Certes, lorsqu'on considère la réalité par le petit bout de la lorgnette, on peut conclure : « oui, c'est mal ! » Mais quand on considère la scène, et le plan de Dieu, dans son ensemble, on conclut qu'il est normal qu'il existe de l'imperfection : c'est elle qui distingue les êtres les uns des autres. Toute créature est forcément limitée. Être limité, c'est être imparfait. Il est donc inévitable qu'il y ait du mal, des plus forts et des plus faibles. Lorsque l'on ne considère que le cas du plus faible, on dira que cette faiblesse est un mal, pour lui. Mais si l'on considère l'harmonie que Dieu a pré-établie, de toutes les choses qu'il a créées, il faut dire que c'est une bonne chose qu'il y ait des faibles à côté des forts.

Comme Leibniz était mathématicien, il a également utilisé l'image des séries mathématiques dans lesquelles il y a, apparemment, des irrégularités. Mais si l'on réfléchit assez, on finit par trouver la formule qui permet de comprendre que ces irrégularités entrent dans l'harmonie du tout, étant conformes à la formule qui les unit aux autres termes de la série. Leibniz a aussi évoqué l'image de l'inertie du courant d'un fleuve dans la navigation : le pilote d'un navire n'en est pas responsable ; il peut utiliser sa voile ou son moteur pour remonter le courant, mais l'inertie est une donnée brute dont le pilote n'est pas responsable. Il en va ainsi de l'inertie des choses, que parfois nous appelons mal, par rapport au gouvernement divin. Dieu n'est pas responsable de cette inertie : il est responsable de ce qu'il fait, comme le pilote. « Le courant est la cause du mouvement du bateau, mais non de son retardement » : c'est une pensée qui rejoint l'idée que ce monde est le meilleur possible. Voltaire a repris la formule de Leibniz, quelques dizaines plus tard, en la répétant ironiquement tout au long de son roman philosophique *Candide* : « Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. » C'est ce que répète Candide, face au tremblement de terre de Lisbonne, avec ses centaines de milliers de morts, un traumatisme !

Voilà une première version, que l'on pourrait dire assez outrée d'optimisme rationnel, pour répondre au problème du mal.

LA SOLUTION DE TEILHARD DE CHARDIN

Une deuxième proposition de solution se trouve dans les écrits de Pierre Teilhard de Chardin (1881-1955), jésuite français, spécialiste de paléontologie. Il a défini son grand projet, élaboré avec une grande passion mystique, de la façon suivante : « Christifier l'évolution ». Il tente ainsi d'opérer une puissante synthèse entre l'évolutionnisme et la foi chrétienne catholique, jésuite. Cette synthèse a impliqué des remaniements importants de la théologie, et Teilhard a été contré par l'autorité doctrinale, qui était vigilante à l'époque dans le catholicisme. Tout au long de sa vie, il n'a pas pu publier ses écrits touchant aux questions religieuses. Il a toujours espéré, remettant sans arrêt son travail sur le métier, pour fléchir les censeurs, mais il n'a pas obtenu l'autorisation. Il a vécu la plupart de sa vie en exil. Pendant deux courtes périodes, il a pu vivre à Paris, et exercer de l'influence : dans sa jeunesse, nommé à une chaire de géologie à l'Institut Catholique, au début des années 1920 ; puis, après la libération, il a donné un cours à la Sorbonne. Mais cela n'a pas duré, à chaque fois. Car il avait de l'influence et faisait peur aux autorités de son Église, dans le sens du modernisme et de la remise en cause du dogme. Au début de sa carrière, après son enseignement à l'Institut Catholique, il a été expédié en Chine, où il a passé une grande partie de sa vie ; c'est là, d'ailleurs, qu'il a contribué à la découverte du « sinanthrope », l'homme de Pékin. Après la seconde guerre mondiale,

bien plus âgé, après son enseignement à Paris, il a été exilé à New-York, où il est mort. C'est uniquement à sa mort que l'interdiction de ses supérieurs jésuites a cessé de s'appliquer. On a donc publié ses écrits, qui ont exercé une influence extrêmement large. Le teilhardisme a eu un succès fou, gagnant comme un incendie, à partir de 1955. Ses écrits ont influencé le Concile de Vatican II. Son influence déclinera ensuite, on considérera qu'il a ouvert la voie à des formes plus radicales de modernisme, marxisées (alors que Teilhard ne l'était pas du tout). Au début des années 1980, constate un regain d'influence du teilhardisme.

Teilhard a affirmé, dans plusieurs de ses écrits, qu'il avait trouvé la solution. Grâce à sa perspective d'une évolution christifiée, il avait la solution à la fois théorique et pratique du problème du mal.

Pour Teilhard, une seule chose se passe dans l'univers : un immense processus, que l'on peut appeler évolution, mais qui déborde l'évolution biologique. Cela commence avec les particules élémentaires, et cela inclut toute l'histoire et la culture humaines. Ce processus d'évolution peut aussi s'appeler « création », ou « rédemption », ou « incarnation ». Il consiste en une « *unification du multiple* ». L'opposition clé est celle de l'un et du multiple. Faire avancer l'évolution, créer, racheter, s'incarner, c'est pour Dieu unifier le multiple. Face à Dieu surgit – Teilhard n'explique pas comment - le pur multiple, qu'il appelle un Néant créable. C'est le multiple aux antipodes de Dieu. Ce pur multiple est appelé « Néant », mais un néant qui n'est pas rien, puisqu'il est le multiple. Créer, pour Dieu, consiste à attirer ce multiple vers lui, qui est foyer d'unité, et donc à unifier progressivement. Toute l'histoire de l'évolution est l'histoire d'une unification progressive.

Si l'on prend un atome, il y a du multiple en lui ; il y a aussi une certaine unité, dans le système de l'atome. Si l'on prend, étape ultérieure du processus de l'évolution, une cellule : nul doute qu'elle est plus multiple que le simple atome, elle comporte une diversité et une variété bien supérieure ; mais, en même temps, on peut observer que la cellule est plus unifiée et plus centrée que l'atome. Plus la complexité augmente, plus la « centréité » augmente. C'est la grande *loi teilhardienne de « complexité-centréité »*. Cette loi est le secret de toute l'évolution. Si l'on prend, ensuite, un esprit humain : il est encore plus centré, bien plus « un » qu'une cellule vivante, il est capable de dire « je », c'est le phénomène de l'individualité consciente, le « pas de la réflexion » a été franchi ; en même temps sa multiplicité et sa diversité interne sont supérieures à celles de la cellule vivante. Plus on avance sur l'axe de l'évolution, plus la complexité grandit, en même temps que l'unité. L'unité crée avec le multiple. La grande vision de Teilhard est que le processus continue. Il va aboutir à un point extrême, où tout le multiple sera parfaitement unifié, dans la complexité : un summum de complexité au sommet du cône sur lequel l'évolution s'enroule, et que Teilhard appelle le « point oméga », qui est le Christ-Dieu, au terme de l'histoire.

Pour Teilhard, il est inévitable que ce processus produise des *déchets*, qu'il y ait souffrance et peine. Le multiple présente une résistance à l'opération unificatrice. S'il y a du mal, c'est parce que le multiple ne se laisse pas si facilement organiser. Cela demande un travail, il y a de la sueur, du sang, des larmes, qui suintent inévitablement de cet immense processus de création, rédemption, évolution. Voilà l'explication teilhardienne du mal. Ce serait une illusion complète de dire que Dieu pouvait créer un monde dans lequel le mal n'aurait pas trouvé place. Parce que créer, c'est unifier le multiple, et que le multiple présente une résistance, le mal est inévitable. Teilhard dit du péché originel qu'il est « l'envers de toute création ». Il tend à se confondre avec le mécanisme même de la création. Teilhard va jusqu'à dire : « Tout n'est pas absolument faux, on le voit, dans la vieille idée du destin qui régnait jusque sur les dieux. » Dieu lui-même ne pourrait pas faire que le multiple s'unifie sans déchet, sans souffrance, sans faute lorsque l'on atteint le stade des êtres conscients. Il y a donc bien une sorte de loi de nécessité qui règne jusqu'au-dessus de Dieu.

Ayant donné une solution théorique à la question « Pourquoi le mal ? », Teilhard poursuit et donne la solution pratique. Le mal, dit-il, se mue en *facteur de progrès*. Ce déchet que produit la grande machine de l'évolution, qui est mue par Dieu, par l'attraction de l'Unité divine sur le multiple, ce déchet se mue en facteur de sur-évolution, à la manière d'un combustible qui permet à la machine d'avancer un peu plus vite, ou d'un aiguillon qui fait que les créatures ne s'endorment pas et continuent d'évoluer. S'il n'y avait pas de mal, nous serions tentés, au point que nous avons atteint, de nous reposer tout contents. Le mal pousse l'univers en avant et l'oblige à chercher une unification toujours plus grande. Il se mue, finalement, en facteur de progrès.

Nous retrouvons ici la triple atténuation caractéristique de la solution par l'ordre universel : (i) le statut du mal est tel que le mal n'est plus si scandaleux : il est un déchet, un sous-produit d'une grande chose ; (ii) le mal est inévitable, il serait donc fou de s'indigner face à lui ; (iii) le mal joue finalement un rôle positif, il n'est donc pas si mauvais que cela ; si l'on considère l'ensemble de l'affaire, il est un facteur de progrès.

LA SOLUTION THOMISTE

La solution thomiste est beaucoup plus sobre et plus proche du souci biblique. Leibniz était un croyant protestant, mais n'était pas strictement attaché au texte de l'Écriture. Teilhard était un moderniste, connaissait mal sa bible, et n'en a cité que trois ou quatre passages récurrents : à l'époque, les Jésuites

n'avaient pas de très grosses parts d'études bibliques dans leur formation, plus axée sur la philosophie, la dogmatique ou l'histoire. En revanche les thomistes forment une cohorte de milliers de penseurs de grande classe, depuis le 13^e siècle, après Thomas lui-même. Ils ont été les docteurs responsables de l'Église catholique - mais il y a eu des thomistes ailleurs – avec un grand souci d'honorer l'autorité de l'Écriture et de se référer aux Pères de l'Église. La solution qu'ils élaborent au problème du mal a des antécédents : déjà chez Saint Augustin, ou chez Origène, on en trouve des éléments clés. Nous avons donc là des penseurs beaucoup plus sobres, plus autorisés et plus soucieux de rigueur biblique qu'avec Leibniz et Teilhard.

Quelle est la solution thomiste ?

Elle commence par souligner un point très important, mis en relief surtout par Saint Augustin : le mal n'est pas. Il « n'est pas » au sens propre et rigoureux du terme. Ce n'est pas du tout une négation de sa réalité, ou une façon de le considérer comme une simple illusion d'optique. Ce que souligne la formule, c'est que le mal n'est pas un être. Seul ce que Dieu a créé possède l'être. Or, Dieu n'a pas créé le mal. Donc le mal ne possède pas, à proprement parler, l'être. Il est de caractère privatif. Il est la privation d'un bien, mais n'est pas une substance première. Saint Augustin, sous l'influence des manichéens, avait cru, pendant dix ans, que le mal était une substance première : il s'est débarrassé de cette idée quand il a bien compris que seul ce que Dieu crée possède l'être. Le mal doit donc être conçu comme un manque : plutôt une absence qu'une présence. Être aveugle, c'est être privé de la vue, ce n'est pas quelque chose qui existe positivement, comme une réalité subsistante par soi. J'aime exprimer cela en parlant de la *réalité parasitaire* du mal. Le mal parasite le bien. Le bien est toujours premier, et le mal est attaché à un bien pour le corrompre et le pervertir. Les thomistes soulignent ce caractère privatif du mal, face à Leibniz. Celui-ci a confondu la simple imperfection d'être limité avec le mal. Ce n'est pas la même chose ! Le mal est la privation de quelque chose qui *devrait être là*, d'une plénitude de la nature telle que Dieu l'a créée. Pour un être doué par sa nature de la vue, être aveugle est un mal. Mais pour des poissons qui n'ont pas d'yeux, la cécité n'est pas un mal, et ils sont pourvus par le créateur d'autres moyens de repérage, semblables à des radars électriques internes. Il ne faut pas confondre – et c'est la réponse thomiste à Leibniz - la privation qui est un mal et la simple finitude, le simple fait qu'une créature est forcément limitée.

La solution thomiste ajoute un second élément : la créature est tirée du néant. Être tiré du néant, c'est être nécessairement faillible. C'est porter la « morsure du néant ». Jacques Maritain, repris par Charles Journet, emploie cette expression. Porter cette morsure du néant veut dire être faillible. Il y a nécessairement, dans la créature, quelque chose qui va porter la possibilité du mal. Le mal n'est rien, c'est un néant, un manque. La créature n'est pas mauvaise, mais mordue par le néant, du fait de son origine même. En raison de cette morsure du néant, elle ne va pas pouvoir résister au mal. Faillible, elle va défaillir à un moment ou à un autre. C'est là l'explication du mal. La créature ne peut pas être infaillible. Dieu ne peut pas créer des créatures infaillibles, incapables de tomber, pas plus qu'il ne peut créer des cercles carrés. Si l'homme est vraiment faillible, il va défaillir une fois ou l'autre. C'est inévitable.

On peut ici citer Saint Thomas : « La perfection de l'univers exige qu'il y ait inégalité entre les créatures, afin que tous les degrés de bonté s'y trouvent obtenus. Ces degrés se rencontrent aussi dans l'être lui-même, car certaines choses sont de telle manière qu'elles ne peuvent perdre leur être, ce sont les choses incorruptibles ; d'autres le peuvent, ce sont les choses corruptibles. Comme donc la perfection de l'univers veut qu'il y ait non seulement des êtres incorruptibles, mais aussi des êtres corruptibles, ainsi la perfection de l'univers exige que certains êtres puissent défaillir. D'où il résulte qu'une fois ou l'autre, en effet, ils défont. » Thomas ajoute : « Il est de la nature des êtres que ceux qui peuvent défaillir défont, en réalité, quelquefois. » Le commentaire du Père Antonin Sertillanges, son traducteur-commentateur, grand professeur à l'Institut de France, ajoute : « Une chose qui pourrait soi-disant se produire, et qui ne se produirait jamais, ne pourrait pas en réalité se produire, si on parlait d'un pouvoir réel, objectif, fondé en nature. Car dans ce domaine, on ne reconnaît de pouvoir qu'aux faits. Et le pouvoir posé, dans une nature qui est en mue perpétuelle où la roue de fortune entraîne tout, il est fatal qu'un jour ou l'autre, le pouvoir déclenche le fait, que le numéro de loterie, réellement pris, sorte. »

Le troisième élément de la solution thomiste est d'affirmer qu'après tout, « ce n'est pas si mal ». Le mal se renverse aussi en facteur de progrès, d'une certaine façon. Ce n'est pas aussi brutal, aussi grossier que chez Teilhard de Chardin. Mais, après avoir affirmé qu'il est de la nature des êtres que ceux qui peuvent défaillir défont quelquefois, Thomas continue : « Et d'ailleurs, comme le dit Saint Augustin, Dieu est si puissant qu'il peut faire sortir le bien même du mal, de sorte que beaucoup de bien serait anéanti si Dieu ne permettait l'existence d'aucun mal. Le feu ne serait pas engendré si l'air ne se corrompait. Le lion ne pourrait vivre si l'âne ne mourait. Et l'on ne louerait ni la justice ni la patience de l'homme persécuté si disparaissait l'iniquité du persécuteur. » Le mal pour l'âne d'être mangé est le bien du lion qui s'en nourrit ; le mal pour l'air de perdre de l'oxygène est le bien du feu ; le mal de l'acte du persécuteur devient un bien car Dieu exerce et glorifie ainsi sa justice, et le persécuté, s'il est patient, acquiert des mérites : ce sont là des biens qui ont pour rançon le mal du crime des persécuteurs. On cite souvent à ce propos la formule que l'on trouve dans la liturgie romaine : « O bienheureuse faute » (« ô felix culpa !) qui nous a valu un tel rédempteur. » La faute est là, mais on s'aperçoit qu'elle est la rançon d'un progrès.

Les thomistes modernes, Maritain et Journet, essaient de dire qu'il faut distinguer le mal physique (l'âne qui se fait manger par le lion) et le mal moral du péché. Mais ayant dit cela, ils retombent dans la même solution.

La solution thomiste souligne donc que Dieu retourne le mal en bien, et que le mal sert dans le grand dessein de Dieu, selon sa Providence, à fournir du bien.

REMARQUES D'ÉVALUATION

Que dire de ces trois grandes solutions ?

Je ne pense pas, pour ma part, qu'elles soient conformes à l'Écriture : c'est le point décisif pour nous. Nulle part, la Bible ne dit : « Felix culpa ». On est tenté de le dire, par moments. Car il est vrai que Dieu réussit à triompher du mal de manière éclatante. Mais la Bible ne parle nulle part « d'heureuse faute ». Cela me paraît très significatif. C'est vrai aussi pour le cas de Joseph. Nos Bibles traduisent : « Dieu a changé le mal en bien. » (Gn 50 :20) Mais le texte ne dit pas cela. Il dit, littéralement : « Ce que vous avez pensé en mal, Dieu l'a pensé en bien. » Ce n'est pas le mal lui-même qui est source du bien. Mais Dieu s'est servi des circonstances que le mal avait occasionnées, le mal de la faute des frères de Joseph, pour tirer un bien. Mais la Bible ne dit pas que le mal est transformé lui-même en bien, ni qu'il est la source du bien.

L'idée que le mal est inévitable est profondément incompatible avec tout ce que nous dit la Bible. Il est bien vrai que, si le mal est inévitable, il n'est plus tellement scandaleux. Mais la Bible ne parle nulle part ainsi. Le mal n'est pas rattaché à la constitution même des choses. Dire, avec Teilhard, que « tout n'était pas faux dans l'idée d'un destin régnant sur les dieux », c'est renier le Dieu biblique, qui justement n'a aucune loi au-dessus de lui, est souverain, se déclare « le premier et le dernier » ! Dire avec Sertillanges que « la roue de la fortune entraîne tout, et qu'il est fatal que... », c'est retomber exactement dans le langage païen. On retrouve l'idée d'une nécessité s'imposant à Dieu. C'est finalement cette nécessité qui devient « dieu », dans ces systèmes. C'est intolérable lorsque l'on confesse le Dieu biblique, vraiment souverain. C'est du paganisme que de dire : « Si cela peut défaillir, il est fatal que... » : ce n'est pas la pensée biblique.

L'idée thomiste de la « morsure du néant », qui correspond chez Teilhard à celle que le multiple résiste et qu'il y a forcément un déchet, n'est appuyée par aucun indice dans le texte biblique. Il n'y a absolument rien dans ce sens ! Dire que la création est tirée du néant ne signifie pas que l'on puisse faire du néant « quelque chose », capable de « mordre ». D'ailleurs la Bible n'emploie pas l'expression « créer à partir du néant ». L'expression a été forgée plus tard. La Bible dit plutôt que le monde est « créé de Dieu ». Car c'est de Dieu, par Dieu et pour Dieu que sont toutes choses. Si l'expression « tiré du néant » ne figure pas dans les passages bibliques sur la création, à plus forte raison, l'idée que le néant serait « quelque chose » capable de mordre, d'affecter la créature d'une sorte de faiblesse congénitale qui inévitablement conduirait à la faute, n'est pas biblique. Cette pensée revient à dire que le mal est déjà en semence, en germe, dans la création de Dieu, ce que nous sommes obligés d'exclure.

Par contre, la pensée que le mal est un manque, une réalité privative, est à mon sens une idée biblique. On retrouve cela dans l'étymologie de l'un des mots-clés du vocabulaire de l'Ancien Testament : l'iniquité s'appelle « *awen* ». Or, ce mot signifie, au fond, « néant, vide ». La particule sœur de ce mot (*ayin*), est le mot qui sert à dire : « il n'y a pas », littéralement « absence de... ». Cette idée que le mal n'est pas *un* être qui subsiste, est bien biblique.

Mais en tirer la conclusion que le mal devient inévitable parce que la créature est tirée du néant, est une logique à laquelle la Bible ne donne aucun appui. Il faut y dénoncer l'absence d'horreur face au mal. « Ayez le mal en horreur. » (Rm 12 :9) : la Bible s'indigne, sans cesse. Elle ne tente pas d'expliquer à la façon des solutions par l'ordre universel. Il y a un écart, qui montre bien qu'il s'agit là de pseudo-solutions. Car ces solutions aboutissent à dire que le mal appartient à la texture des choses, et qu'il n'est pas une réalité injustifiable.

Henri Blocher